

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 67 (1922)
Heft: 6

Artikel: La conduite de la guerre jusqu'à la bataille de la Marne
Autor: Poudret
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340559>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXVII^e Année

N^o 6

Juin 1922

La conduite de la guerre jusqu'à la bataille de la Marne¹.

Ceux qui ont suivi l'évolution de la pensée militaire française dans les années qui ont précédé la guerre savent qu'on se trouvait en présence de deux doctrines, défendues l'une et l'autre avec talent et ardeur, mais aussi, parfois, avec pas mal d'intransigeance. Les uns étaient pour l'offensive à tout prix ; seule l'offensive stratégique et tactique pouvait procurer la victoire. Cette doctrine, que les conférences célèbres du colonel de Grandmaison n'avaient pas peu contribué à répandre, était devenue celle des hautes sphères de l'armée. Elle aboutit au règlement de 1913, que le colonel Grouard n'hésita pas à signaler, dans le temps, comme « l'école de la défaite », au plan XVII et probablement aussi aux revers d'août 1914. Dans l'autre camp, on était pour la « défensive stratégique ». Le porte-parole le plus éminent des partisans de la riposte n'était autre que le lieutenant-colonel Grouard. Dans un livre prophétique, paru deux années à peine avant l'ouverture des hostilités et intitulé *La guerre éventuelle*, l'auteur, sans nier la valeur de l'offensive, qui seule permet d'obtenir des résultats décisifs, avait démontré de façon magistrale que tant que les conditions de temps, d'espace et de nombre n'étaient pas réalisées, qui permettaient de l'adopter, la seule manière d'avoir raison de l'ennemi consistait à lui laisser l'initiative des premières opérations, et à exécuter une riposte énergique sur un point bien choisi. Il disait : « Autant que l'on peut prévoir les conséquences logiques de notre entrée en campagne, nous dirons sans hésiter qu'avec l'offensive initiale

¹ Par le lieutenant-colonel Grouard. — In-8^o, de 215 p., avec deux cartes hors texte. Paris 1922. Chapelot, édit. — Prix, 8 fr.

nous devons être battus, tandis qu'en se préparant à la riposte, et en l'exécutant avec énergie, toutes les chances sont en notre faveur. » Et, toujours dans le même ouvrage, il avait spécialement condamné à l'avance toute offensive prématuée dans la région des Vosges, soit en direction de Colmar et Strasbourg, soit en direction de la Seille et de la Sarre. L'offensive en Lorraine, préconisée par les chefs les plus en vue de l'armée française, lui paraissait éminemment dangereuse, et réalisable seulement après que les Allemands auraient été refoulés de la rive gauche de la Moselle, au moins jusqu'à Trèves.

Dans *La guerre éventuelle*, le colonel Grouard n'avait envisagé que l'hypothèse de l'invasion allemande par la rive droite de la Meuse. Mais, dans des articles publiés en 1913 par la *République française*, le perspicace écrivain militaire signalait l'éventualité d'une marche par la rive gauche, à travers la Belgique. Personne, je crois, n'a indiqué plus nettement l'itinéraire que suivit en réalité l'aile droite allemande.

On reconnaîtra, qu'après s'être montré si clairvoyant, tant en ce qui concerne l'attitude à adopter en face de l'invasion qu'en ce qui touche aux projets des Allemands, le colonel Grouard peut traiter son sujet d'aujourd'hui avec une autorité particulière. Cette autorité lui était du reste acquise, en tout état de cause, par quarante années d'études qui représentent peut-être la meilleure contribution à la critique militaire de notre époque. Il a donc le droit de se montrer quelque peu sévère dans ses jugements, et il en use ; mais le lecteur n'aura cependant, à aucun moment, le sentiment qu'il se trouve en présence d'une œuvre de polémique. Le colonel Grouard a trop clairement expliqué de quelles précautions d'impartialité et d'exactitude l'écrivain militaire doit s'entourer, avec quel soin il devait éviter toute idée préconçue, pour qu'on ne puisse faire autrement que de suivre avec confiance le développement de ses raisonnements. J'ajoute qu'ils sont marqués d'une telle force de logique qu'on en subit parfois, même involontairement, la séduction. On en vient ainsi, non seulement à adopter facilement sa manière de voir, mais encore on se surprend, à l'occasion, tout prêt à abandonner celle qu'on avait pu avoir jusque-là.

Mon but n'est pas de résumer son ouvrage, ce ne serait du reste guère possible, tant il est riche d'idées ; cela pourrait en outre engager le lecteur pressé à se dispenser de le lire, et ce serait un mauvais service à lui rendre, car il perdrat ainsi l'occasion de méditer sur des principes de stratégie éternellement vrais. Je vais donc me borner à relever quelques points essentiels.

Tout d'abord, le colonel Grouard reconnaît que la concentration, ou ce qu'il appelle plus justement « le déploiement stratégique », était loin d'être mauvais ; il regrette cependant le manque de réserves et l'excès de forces en Lorraine. Il admet comme juste le projet de rompre le front ennemi vers son centre, pour se rabattre ensuite à gauche contre l'armée allemande engagée en Belgique, mais il eût voulu qu'on cherchât cette rupture non à droite, mais à gauche de la Meuse. Il y avait trois lignes d'opérations possibles pour les Allemands : celle des Vosges, celle des Ardennes et celle de la rive gauche de la Meuse. Il fallait ne riposter à fond que sur une des trois attaques et refuser les autres. C'est l'application du principe de l'économie des forces, principe fondamental de Jomini. L'auteur explique pourquoi, à ses yeux, la riposte devait se faire entre Sambre et Meuse. Les mouvements des Allemands autour de Liége auraient dû, du reste, lever toute hésitation. L'erreur a consisté à vouloir s'engager partout et avec la même intensité. Cette manière de voir est également celle du général Lanrezac quand il dit : « L'offensive exécutée en Lorraine et en Alsace avec presque la moitié de nos forces actives est le vice capital du plan Joffre. »

Dès le 10 août, en tous cas, il fallait porter dans la région d'entre Sambre et Meuse le plus de forces possible. Le colonel Grouard démontre que la chose aurait été faisable à condition de se résoudre à la défensive dans les Ardennes, en Lorraine et en avant de Belfort. A ce propos, et contrairement à certains critiques, il loue le Haut Commandement d'avoir abandonné la région de Briey, impossible à conserver au début des opérations. Le 20 août, 350 000 hommes pouvaient être réunis entre Sambre et Meuse ; ils auraient constitués deux armées : la 5^{me} et la 6^{me}. Le colonel Grouard expose, d'une façon très

complète, comment ces armées auraient pu opérer. Bornons-nous à dire que, tandis que les 3^{me} et 4^{me} armées auraient retenu sur la rive droite de la Meuse le plus d'Allemands possible, Bülow, attaqué le 23 par des forces supérieures, menacé de débordement sur ses deux ailes, risquait fort d'être bousculé. La 5^{me} armée française l'aurait suivi dans sa retraite et aurait contenu l'armée saxonne pendant que la 6^{me} armée française et les Anglais auraient foncé sur von Kluck. Ce dernier aurait, pour le moins, été arrêté dans son mouvement tournant et aurait cherché à reprendre ses communications avec Liège. C'était l'invasion allemande enrayée dès le début !

La manœuvre eût été belle et, exécutée comme le représente le colonel Grouard, que je ne puis suivre dans le détail, elle ne semble pas sortir du domaine des possibilités. On ne peut cependant se défendre de certains souvenirs. Le monument de Waterloo n'étend pas son ombre jusqu'à la Sambre, mais il n'en est pas très éloigné ; la manœuvre du colonel Grouard, à moins d'une réussite complète dans sa première phase, aurait pu faire de Kluck un nouveau Wellington et de Bülow, joint à Hausen, un autre Blücher. Certes, ce n'est pas à l'auteur de la *Critique de la campagne de 1815* qu'il convient de rappeler les suites de la victoire inexploitée de Ligny ; il les a trop nettement démontrées. Il reste cependant bien entendu que la condition *sine qua non* de la réussite du plan qu'il propose, c'est la défaite complète de l'armée Bülow ; or, une armée moderne est moins facilement réduite à l'impuissance qu'une armée de 1815. N'importe, l'idée est belle, et rien ne permet d'affirmer qu'elle n'eût pas été réalisable, d'autant plus que, tandis que la 6^{me} armée aurait livré sa bataille « du Mont-St-Jean », elle aurait eu, pour garder son flanc, mieux qu'un détachement Grouchy.

Cette bataille gagnée sur la Sambre aurait constitué le premier acte de la réponse française et aurait délivré la Belgique presque entière. Pour le second acte, le colonel Grouard démontre comment, selon lui, on aurait pu, grâce à des prélèvements qu'il indique, réunir une armée de 200 000 hommes qui, en combinant ses mouvements avec les 3^{me} et 4^{me}, aurait

engagé une grande offensive au nord-est de Verdun, puis vers le Luxembourg, et dont l'effet aurait été de rendre les Français maîtres de la région entre Meuse et Moselle, de Liège à Trêves.

Mais, dit l'auteur, « pour imaginer et réaliser de pareilles conceptions, il fallait d'abord bien apprécier la valeur stratégique des divers théâtres d'opérations, et ensuite être pénétré de bons principes de guerre. » Et ailleurs : « On n'a pas compris que, dans la conduite des grandes opérations militaires, il y a toujours une opération principale à laquelle toutes les autres doivent être subordonnées. »

La façon dont les opérations ont été conduites après la bataille des frontières sont jugées avec la même sévérité. Faute encore de bons principes de guerre, les conséquences des revers du début ne purent être réparées. Le colonel Grouard critique particulièrement les mouvements de l'aile gauche. « On ne trouverait rien de pire dans la guerre de 1870, même dans les opérations qui se sont déroulées sur la Loire pendant la deuxième quinzaine du mois de novembre, sous la direction de M. de Freycinet. »

Cette rigueur me paraît excessive mais on lit avec intérêt les raisons qui la motivent : le défaut de concentration, l'envoi tardif du 7^e corps, le manque de forces capables d'étayer la retraite anglaise, la tendance à adopter, ici encore, le système de la guerre en cordon, à vouloir tout couvrir....

Comme au chapitre précédent, le colonel Grouard ne se borne pas à émettre des critiques ; il expose ce qui aurait dû être fait, ce qui, selon lui, aurait pu être fait pour reconduire l'Allemand à la frontière ou tout au moins pour rendre la retraite moins désastreuse. Que le lecteur accepte ou rejette la solution proposée, il n'en sera pas moins toujours séduit par la logique, la clarté qui s'en dégagent. Le temps qu'il aura employé à cet examen ne sera pas du temps perdu.

En ce qui concerne la bataille de la Marne, le colonel Grouard regrette l'offensive prématurée du général Mau-noury et, d'accord avec tous les critiques, la lenteur des mouvements du maréchal French. Mais ce sont surtout les opéra-

tions des 9 et 10 septembre qui lui paraissent peu conformes aux vrais principes de guerre. Mieux que personne jusqu'ici, il fait voir où, à partir du 8 septembre, est le nœud de la bataille ; ce n'est plus sur l'Ourcq, où le combat tourne au combat d'usure ; c'est au centre, vers Montmirail. C'est là qu'il fallait manœuvrer, c'est là que devait se jouer la partie principale. Il y avait, le 9, une possibilité d'envelopper la droite de la II^{me} armée allemande restée au sud de la Marne. C'était, dit le colonel Grouard, la seule manœuvre susceptible d'amener un résultat décisif. La 5^{me} armée française devait par sa gauche appuyer les Anglais en refoulant les Allemands dans la direction de Château-Thierry et de Dormans ; par sa droite, elle devait converger vers l'est afin de prendre en flanc les ennemis qui étaient aux prises avec la 9^{me} armée. On peut observer que c'est, en gros il est vrai, ce qui s'est passé ; le colonel Grouard semble du reste le reconnaître ; mais, si nous l'avons bien compris, il eût voulu que ces mouvements fussent plus accentués et plus énergiquement menés. Il condamne surtout l'affaiblissement du centre, ensuite de l'envoi de la 37^{me} division à l'aile gauche du général Maunoury et de la roquade de la 42^{me} division de l'aile gauche à l'aile droite de la 9^{me} armée. Toutes ces observations sont fort judicieuses sans doute ; les journées des 9 et 10 septembre auraient certainement pu être mieux employées ; les Allemands s'en sont tirés à bon compte. Mais, pouvait-on prévoir, le 8 au soir, ou même le 9, que Bülow se retirerait au nord-est et non au nord ? Pouvait-on supposer qu'il allait ainsi augmenter encore la distance qui le séparait de von Kluck, distance qui lui avait causé des soucis si graves qu'ils avaient en somme motivé sa retraite ? Si ce n'est pas le cas, on ne saurait, je crois, tout en la regrettant, blâmer trop vivement la répartition des forces de la 5^{me} armée. La manœuvre proposée par le colonel Grouard est la manœuvre « idéale » ; je ne suis pas certain qu'elle ait pu s'entrevoir à temps. Par contre, la marche concentrique du 10 sur Châlons, que l'auteur trace d'une main si sûre, était tout indiquée et eût produit de gros résultats à condition de se bien garder vers la Marne où Bülow avait encore ce jour-là de fortes arrière-gardes.

L'envoi de la 37^{me} division est regrettable, mais il ne faut pas perdre de vue la détresse de l'armée Maunoury ni l'ardeur, non encore bridée à ce moment, de son adversaire. Un renfort sur l'Ourcq pouvait sembler, à cette heure critique, absolument nécessaire. Enfin je crois qu'aucun général, dans la situation où se trouvait le général Foch, le 8 au soir, n'aurait hésité à étayer sa droite si compromise, et je ne sais si l'on peut admettre qu'il y avait encore du terrain à perdre entre Fère-Champenoise et Sézanne. Le général Foch a prélevé son renfort au seul endroit où il pouvait le faire : à sa gauche, puisque celle-ci allait être secourue par la 5^{me} armée. La retraite allemande a rendu ce renfort inutile, ceci ne pouvait être prévu ¹.

En somme, le colonel Grouard reproche au Haut Commandement français de n'avoir pas su prévoir le développement logique de la bataille et de ne pas avoir recherché l'événement décisif. Il estime qu'en combinant mieux les mouvements des armées, on aurait obtenu de plus grands résultats. Sans doute, en manœuvrant comme il l'indique, la victoire de la Marne aurait été autrement décisive. C'est le moment de rappeler encore que la stratégie préconisée par lui n'est pas de la stratégie « d'après coup ». C'est l'application des vrais principes de guerre, tirés de l'enseignement de l'histoire, principes que le colonel Grouard s'est efforcé toute sa vie de mettre en lumière. La situation des armées combattant sur la Marne et sur l'Ourcq était celle que l'auteur avait envisagée dans un chapitre de *La guerre éventuelle*, et la manœuvre qu'il aurait voulu voir s'exécuter les 8 et 9 septembre y était déjà décrite à l'avance.

Mais l'histoire de la guerre nous apprend aussi que pour vaincre, il suffit de commettre moins de fautes que son adver-

¹ Le colonel Grouard observe qu'à part les généraux Canonge et Palat, la plupart des écrivains attribuent à la 42^{me} division le principal rôle dans le résultat de la journée du 9. On ne nous en voudra pas de faire remarquer que, dans une étude parue dans la *Revue militaire suisse*, en 1919 déjà, nous avions émis l'opinion que l'intervention de la division Grossetti n'avait nullement déterminé, ni même influencé, la retraite allemande. Au début de 1922, et grâce aux renseignements tirés de l'ouvrage du général Dubois, nous avions pu, ici encore, faire savoir à nos lecteurs ce qu'on devait définitivement penser de la « légende » de la 42^{me} division.

saire. Des deux côtés, de lourdes erreurs ont été commises. Qu'il me soit permis d'indiquer ce qui me paraît constituer une circonstance atténuante. Je crois que l'histoire militaire offre peu d'exemples de plans de guerre pareillement bouleversés, et par suite semblable série d'improvisations forcées. Le plan français s'écroule dès les premiers jours ; le plan allemand, qui visait à l'enveloppement, se révèle inexécutable dès le 3 septembre, la tentative de rupture au centre lui est substituée. Du côté français, en place de la rupture recherchée au début, succède une velléité, vite abandonnée, d'une offensive principale par la droite ; puis, le 4 septembre, ensuite du changement complet de situation, c'est la manœuvre enveloppante par la gauche qui prime tout. Enfin, dès le 7 septembre, la possibilité d'une rupture se fait entrevoir, tandis que la manœuvre enveloppante est en train d'échouer.

On avouera que, dans ces conditions, il était bien difficile de prévoir le développement logique de la bataille et de prendre à temps toutes les mesures nécessaires pour l'assurer.

Remarquons encore que chacun des deux adversaires avait, à un moment donné, un moyen de développer d'une façon logique la bataille et de la mener de bout à bout suivant une ligne de conduite bien nette. Pour cela, les Allemands n'avaient qu'à donner ou à laisser à leur aile enveloppante la force suffisante, et ils auraient pu le faire. Du côté français également, si l'on eût constitué plus puissamment la 6^{me} armée, c'est par enveloppement qu'on aurait mené la bataille et qu'on l'aurait probablement gagnée ; c'est encore grâce à cette forte aile gauche qu'on aurait véritablement *exploité* le succès, et cela avec de bien autres résultats que ceux qu'on pouvait espérer d'une avance frontale sur l'Aisne.

Je ne prétends pas que cette forte aile gauche aurait été facile à constituer, ni en ce qui concerne le temps ni en ce qui concerne les forces. A part le 21^{me} corps, qui aurait été plus utile sur l'Ourcq que vers Sompuis, on ne voit pas trop où l'on aurait pu faire des prélèvements. Cependant, en se limitant à la défensive sur certains points, la chose eût peut-être été possible. C'était, en tout cas, le moyen d'éviter les improvisations en pleine bataille.

Le colonel Grouard se montre sévère pour le Haut Commandement ; il n'est cependant pas de ceux qui semblent vouloir attribuer la victoire de la Marne à tout le monde sauf au général Joffre. S'il estime que ce dernier n'avait qu'une faible idée des principes de la stratégie « il possédait un ~~o~~grand bon sens, un sang-froid imperturbable et une grande fermeté de caractère. Il n'a jamais désespéré ; il a fait preuve de grandes qualités morales et il a su faire passer sa confiance dans l'âme de ses subordonnés. Aussi, malgré les erreurs qu'il a pu commettre, il restera dans l'histoire le vainqueur de la Marne. » Cette dernière appréciation est celle que la *Revue militaire suisse* a exprimée à plus d'une reprise.

Puisque nous en sommes aux personnalités, il y a encore un point sur lequel nous avons le plaisir de nous trouver en parfait accord avec le colonel Grouard. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'exposer notre point de vue sur le cas du général Lanrezac. Nous l'avions désigné comme le tacticien habile qui, par deux fois au moins, avait sauvé son armée d'une catastrophe imminente. Nous pensions que, lui aussi, pouvait figurer parmi les vainqueurs de la Marne, car, sans son bon sens, la 5^{me} armée eût été détruite, et dès lors plus de victoire de la Marne possible. Sa disgrâce avait toujours heurté nos sentiments de justice, et voilà que le colonel Grouard, en des pages éloquentes, rend au vainqueur de Guise un hommage qui a bien plus de poids que le nôtre. « Il n'était pas possible de prendre de meilleures dispositions », dit-il à propos de cette bataille. Et, après avoir souligné le bon sens et la clairvoyance dont fit preuve le général Lanrezac en des jours difficiles, il ajoute : « On peut donc dire que, depuis l'ouverture des hostilités, nul parmi nos chefs ne s'était montré aussi capable d'exercer un grand commandement, et que son seul tort était d'avoir eu toujours raison contre le G. Q. G. », puis, en matière de conclusion : « La révocation du général Lanrezac est une profonde injustice, dont il (le généralissime) doit supporter la responsabilité. »

L'épilogue n'est pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage du colonel Grouard. Après avoir démontré que la cause principale des revers d'août 1914 résidait principalement dans l'absence de bons principes de guerre chez les chefs de l'armée française, il se demande comment des idées aussi fausses avaient pu se faire jour dans une armée où l'on avait tant travaillé depuis 1871. Avant la guerre, dit-il, on rencontrait et on rencontrait dans les sphères les plus élevées de l'armée française, des militaires qui soutiennent que la stratégie n'a pas d'objet, que la combinaison des mouvements n'a qu'une importance secondaire, et que tout dépend de l'exécution. L'auteur s'élève contre cette conception. La stratégie a encore un rôle dans la guerre contemporaine, et elle repose sur des principes. « En les appliquant, toutes choses égales d'ailleurs, on augmente les chances de vaincre ; en les violant, on diminue ces chances, mais on ne les annule pas, parce que la victoire tient encore à d'autres causes. L'observation des principes en est une ; les forces morales en sont d'autres. »

L'auteur de la *Stratégie napoléonienne* observe que si le grand empereur a compris l'importance des forces morales, il a possédé plus qu'aucun autre des principes de stratégie positive. Pour apprécier la vraie valeur des principes stratégiques, il faut avoir recours à *la méthode historique* ; c'est la seule qui peut y conduire. Le colonel Grouard rejette la méthode rationnelle, et en cela il est d'accord avec Napoléon et tous les hommes de guerre de son temps. Aussi bien, est-ce la méthode historique que le colonel Grouard a suivie dans les nombreuses études qu'il a publiées depuis le moment où il a ouvert la voie aux études napoléoniennes, c'est-à-dire vers 1879. Mais quelles sont les conditions à réaliser pour tirer de la méthode historique un véritable enseignement ? Le colonel Grouard les indique, et il insiste, car si, à son avis, l'armée française est entrée en guerre avec de fausses doctrines, cela tient à ce que les études ont été mal dirigées pendant trente ans et que l'orientation défectueuse qu'on leur a donnée a pour cause une *mauvaise critique* des événements de l'histoire militaire, et spécialement de ceux de la guerre de 1870. De nombreux exemples viennent appuyer cette thèse ; ils

démontrent aussi combien il est difficile de satisfaire aux conditions d'exactitude, de compétence et d'impartialité qu'exige une critique historique vraiment profitable. Jomini y a excellé. « Clausewitz, en mettant surtout en relief les forces morales, que Jomini n'a pas négligées, à beaucoup près, a complètement méconnu la partie positive de la stratégie napoléonienne. Aussi trouve-t-on dans ses critiques bien des jugements qui, souvent, sont au moins contestables, quand ils ne sont pas visiblement erronés. »

Cette opinion me paraît intéressante à retenir, car elle diffère sensiblement de ce qui est fréquemment admis. Elle semble en particulier se trouver en opposition avec une appréciation émise par le général Bonnal. Pour ce dernier, si Clausewitz n'avait pas saisi toute l'extension que le « dieu de la guerre » avait donnée au principe de l'économie des forces, il n'en était pas moins l'homme qui avait, mieux que tout autre, fait ressortir les principes fondamentaux de la stratégie napoléonienne.

Enfin, le colonel Grouard n'omet pas de rappeler encore qu'il ne suffit pas d'être pénétré de bons principes de guerre ; à l'avenir, plus que jamais, le matériel, l'aviation auront un rôle prépondérant.

C'est par une prophétie que se termine l'ouvrage, et nous avons vu que les prophéties du colonel Grouard doivent être prises au sérieux. Pour lui, la nécessité de se prémunir contre une nouvelle agression ne saurait être douteuse. « Tant qu'il y aura une Allemagne unifiée sous l'hégémonie de la Prusse, l'Europe n'aura pas de paix. » Cette fois, il faudra marcher sans les Anglais, dont le colonel Grouard, depuis l'armistice, n'attend plus rien. C'est une raison de plus pour faire avec *La Conduite de la guerre*, un retour instructif sur le passé et pour méditer les enseignements que nous apporte ce livre, le meilleur, à mon avis, qui ait paru sur les premiers événements de 1914.

Colonel POUDRET.

